

L'AC T U A L I T É

LA CRISE DE L'ÉGLISE ROMAINE

II. - Vers « quelque Vatican III » ?

Par HENRI FESQUET

Dans un premier article (« le Monde » du 11 décembre), Henri Fesquet a rappelé plusieurs des signes de la crise que connaît l'Eglise catholique.

« Il est injuste et même sot, a écrit le Père Congar, d'attribuer au concile les difficultés que nous éprouvons aujourd'hui avec le domaine de la foi » (1). C'est, en effet, la tentation à laquelle succombent, souvent, des traditionalistes qui, devant la vague contestataire et des déflections retentissantes, s'en prennent à Vatican II, responsable à leurs yeux de tous les maux actuels. Certes, le concile, tant en raison des propos qui y ont été tenus que du contenu de ses conclusions, a sérieusement contribué à ébranler la cohésion apparente de l'Eglise. Il a fait apparaître au grand jour des tensions ou des vices cachés. En ce sens, Vatican II a, pour ainsi dire, assaini la situation.

Qu'on s'en réjouisse ou qu'on le déplore, il est difficile de contester que si Jean XXIII, suivant l'exemple de Pie XII, qui avait renoncé à convoquer un concile, avait cédé à un réflexe de crainte devant les conséquences d'une telle assemblée, un nombre de plus en plus important de chrétiens convaincus auraient désespéré de la « jeunesse » de leur Eglise. Si le mot « aggrimage » a fait fortune, c'est parce qu'il traduisait un besoin réel, profond, indépassable. Un concile est toujours, certes, une aventure, mais l'absence de concile aurait pu tourner à la catastrophe, à un constat d'impuissance de l'Eglise. Trois ans après la fin de Vatican II, il apparaît plus que jamais que celui-ci n'a pas été, comme on l'a dit, une « parenthèse », mais, bien au contraire, le début d'une ère nouvelle.

Les conférences épiscopales ont pris leur essor ; la Curie a été assez profondément remaniée ; le Saint-Office, en tant que tel, est mort ; des structures diocésaines plus libérales (conseils presbytéraux et parfois

conseils pastoraux) commencent à tant bien que mal à fonctionner ; le synode épiscopal a fait ses premiers pas ; les séminaires entrent dans leur renouvellement (études et discipline) ; la réforme liturgique se poursuit ; les contacts ecuméniques ont déjà porté de nombreux fruits (levée de l'excommunication de l'Eglise orthodoxe, pourparlers avec l'archevêque de Cantorbéry, entrée particulière dans le conseil ecuménique de Genève) ; le dialogue avec les incroyants est amorcé, etc. On n'en finirait pas d'énumérer les effets positifs du concile, bien que ceux-ci ne soient pas toujours à la mesure des problèmes à résoudre. Pour l'instant, il s'agit encore, sur des points importants, de bonnes intentions plutôt que de vastes réalisations, et il n'est que trop facile de critiquer les graves lacunes, les lenteurs de mise en route des réformes, les repentins mal fondés, les structures que le renouveau n'a pas atteintes. D'où les remous actuels dans presque tous les pays catholiques.

Inquiet de l'ampleur des remises en cause, le pape ne cesse depuis de longs mois de s'élancer en toute occasion contre les dangers de l'heure et de poser les limites de l'aggrimage. Cette phase était sans doute prévisible, mais la « réaction » a atteint une telle vigueur qu'on a pu la comparer à celle que l'Eglise avait connue pendant les dernières années du règne de Pie XII. A l'exemple d'un Maritain, nous le constatons intellectuellement, nous le sentons dans son attitude au Paul VI rait son attitude au risque de ne plus être compris par nombre de ceux qui lui avaient fait confiance pour assurer l'héritage du concile. Les deux dernières encycliques sur le célibat ecclésiastique et sur la régulation des naissances, la profession de foi du 29 juin 1968, marquent des dates déterminantes de ce pontificat. Les « coups de frein », si salutaires qu'on les juge, sont rarement bien accueillis. Encore faut-il en chercher objectivement les raisons.

Un écartèlement douloureux

En vérité, le pape vit l'écartèlement douloureux qui est celui de l'Eglise elle-même. Les désirs exprimés par les conservateurs et par les progressistes apparaissent rigoureusement contradictoires. La cohésion de l'Eglise est sérieusement menacée. Le schisme est déjà une réalité psychologique. Le pape a certainement conscience que, s'il ne ménageait pas des étapes dans l'aggrimage,

Tout comme Calvin, Barth fut le théologien de la libre et souveraine grâce de Dieu. Il a pourchassé avec vigueur toutes les traces de pélagianisme qui n'ont cessé, au cours de l'histoire, de contaminer la pensée chrétienne. Barth n'était en core qu'un obscur pasteur de la campagne badoise lorsqu'il publia en 1919 son grand commentaire de l'épître aux Romains, qui balaya d'un coup tous les compromis du libéralisme théologique, toutes les syntheses équivoques entre la grâce souveraine de Dieu et la volonté humaine, qui soulignait le caractère radical du péché et restait dans sa rigueur la transcendance absolue de Dieu. La révélation de Dieu n'est pas une sorte de processus intérieur à l'histoire des hommes, une sorte d'épuration et de spiritualisation progressive de cette histoire. Elle est le point, ou l'instant, où la transcendance divine vient couper et briser l'existence humaine. Le temps n'est pas porteur de l'éternité. Lorsqu'elle rencontre le temps — ce qui ne dépend que du mystère insondable de la décision divine — il se produit, au sens fort de ce mot, une crise, c'est-à-dire un jugement. Pour Barth comme pour Luther la foi est l'acceptation de ce jugement.

Pendant longtemps on n'a cessé de reprocher à Barth son anti-humanisme, le caractère abrupt de sa doctrine de la révélation, le peu de cas qu'il faisait des œuvres de l'homme. On a même été jusqu'à lui reprocher de miner la doctrine de l'incarnation du Christ, car, disait-on, cette éternité qui coupe le temps ne s'insère pas réellement dans l'histoire. De fait, pour Barth, l'incarnation ne sacrifie pas le temps et l'histoire, mais la venue du Christ est la révélation non pas de la divinité virtuelle de l'homme, mais de son cultuellement humaine.

Au fur et à mesure que paraissent, d'année en année, les tomes successifs de la Dogmatique, il devient de plus en plus clair que le centre de la pensée de Barth n'était pas une certaine doctrine des rapports de l'éternité et du temps, mais bien l'incarnation réelle historique du Fils de Dieu dans l'homme Jésus. La rigueur théologique des livres de Barth consiste en ceci qu'elle est constamment historique : non pas, comme le soutiennent aujourd'hui les partisans de la « mort de Dieu », que Jésus-Christ homme soit la seule figure à qui convienne le nom de Dieu, mais parce que nous n'avons accès que par le seul Christ à la connaissance du Dieu trinitaire. En dehors de la connaissance du Christ tel que l'Ecriture sainte nous le fait connaître, toute théologie devient une spéculation hasardeuse. Il est certes difficile d'éliminer d'une pensée théologique tout élément de spéculation, et il est probable que la critique saura en déceler dans l'œuvre de Barth lui-même. Mais celui-ci restera exemplaire par son souci de centrer toute la connaissance théologique sur la personne et l'œuvre du Christ.

L'engagement politique

(De notre corresp. particulier.)
Bonn, 11 décembre. — C'est par son opposition résolue au nazisme, qui le conduisit à fonder l'Eglise confessante avec le pasteur Niemöller et le Dr Henemann, actuel ministre de la justice dans le gouvernement Kiesinger-Brandt et candidat à la présidence de la République fédérale, que Karl Barth devint pour la première fois prendre une part active à la vie politique de l'Allemagne. L'Eglise confessante a deviné, par opposition au groupe des « chrétiens allemands », évangélistes convertis à l'hitlérisme, le noyau de la résistance des protestants allemands contre la dictature nazie.

Après la guerre, lors de la discussion sur le réarmement de l'Allemagne occidentale, Karl Barth prit de nouveau publiquement position, cette fois en faveur de la neutralité. En septembre 1954, dans une interview accordée à la radio d'Allemagne orientale, il se prononça pour la neutralité de l'Allemagne et contre le projet de C.E.D. En même temps, le théologien suisse réclamait, dans une lettre ouverte adressée en 1953 au ministre de la sécurité de l'Allemagne de l'Est, la libération de pasteurs évangéliques emprisonnés. Quatre ans plus tard, il adressait une autre lettre ouverte à « un pasteur en mande ». A la même époque, dans une interview, Karl Barth se prononçait contre la politique classique de réconciliation de l'Allemagne par le rattachement pur et simple de l'Allemagne de l'Est à la République fédérale. Le théologien plaçait pour ce qu'on allait appeler plus tard la « solution autrichienne », c'est-à-dire pour une Allemagne de l'Est plus indépendante de l'U.R.S.S. et dont le régime intérieur pourrait se libéraliser.

Les idées de Karl Barth se retrouvent en 1967 dans les propos attribués à M. Herbert Wehner, ministre des affaires paraguayennes, par le correspondant à Bonn du Washington Post. Il n'est pas interdit de penser qu'ils reflètent encore à l'heure actuelle la conviction de beaucoup d'Allemands, notamment à ans les milieux sociaux-démocrates. — R. D.

L'ÉMOTION DANS LES MILIEUX ECUMÉNIQUES

La mort de Karl Barth a suscité une profonde émotion dans les milieux ecuméniques, tant protestants que catholiques. Ainsi, au nom du Conseil ecuménique des Eglises, dont il est le secrétaire général, le Dr Eugène Carron a publié un communiqué dans lequel il déclare notamment : « Nous sommes reconnaissants à Dieu d'avoir vécu à l'époque de Karl Barth... Il est possible que ses enseignements soient trop volumineux pour guider notre

Un prédicateur fraternel

Pécheur de la tête aux pieds, l'homme qui se place dans l'obéissance à la parole de Dieu, c'est-à-dire au Christ, devient capable non pas de transformer le monde, de faire venir le royaume de Dieu sur terre, mais d'édifier ici et là des signes ou des analogies de ce royaume. Aussi la doctrine de Barth lui permet-elle d'édifier toute une éthique et même une politique. Elles n'ont rien d'abstrait. C'est toute la vie humaine dans sa détresse, dans sa complexité, dans sa grandeur, qui est éclairée par l'éthique barthienne. La pierre de touche d'une théologie, c'est la prédication. Karl Barth aimait prêcher, et parce que sa prédication évitait scrupuleusement tout moralisme comme toute sentimentalité pieuse, elle atteignait ses auditeurs dans leur existence profonde. Cions comme un modèle du genre le recueil de sermons Aux capifs la liberté, qui ont été prêchés aux prisonniers de la prison de Bâle. Rare-

LA MORT DE KARL BARTH

(Suite de la première page.)

R E L I G I E U S E

16A 2265

est mort ; des structures diocésaines plus libérales (conseils presbytéraux et parfois

Un écartèlement douloureux

En vérité, le pape vit l'écartèlement douloureux qui est celui de l'Eglise elle-même. Les désirs exprimés par les conservateurs et par les progressistes apparaissent rigoureusement contradictoires. La cohésion de l'Eglise est sérieusement menacée. Le schisme est déjà une réalité psychologique. Le pape a certainement conscience que, s'il ne ménageait pas des étapes dans l'aggiornamento, c'en serait bientôt fait de l'un des fondements du catholicisme : l'unité.

Certains ont l'impression qu'en multipliant les mises en garde et les initiatives à contre-courant, l'autorité suprême risque d'aboutir à un résultat inverse à celui qui est recherché : en désespérant les réformistes d'être jamais entendus et compris, ne les pousse-t-il pas malgré lui à se désolidariser de la communauté ecclésiale ?

Mais n'y a-t-il pas davantage ? Beaucoup de catholiques éprouvent l'impression qu'il y a mal-être. Ils avaient cru et espéré que l'autorité était d'accord sur un certain nombre d'objectifs conciliaires et ils s'aperçoivent brusquement qu'ils avaient pris leurs désirs pour des réalités.

On est la solution ? Qui prétendrait le savoir ? L'équilibre et l'évolution de toute communauté sort commandés par des tensions entre ceux qui en font partie et qui veulent contribuer par des moyens opposés à son amélioration.

L'espoir de redressement

« L'Eglise accomplira-t-elle à temps sa véritable rénovation ? Le peut-elle encore ? Si elle était une société purement humaine, nous aurions répondu non, car la corruption des idées, des institutions, de la discipline est telle qu'aucun espoir de redressement n'apparaîtrait possible. »

L'auteur de ces lignes est Mgr Marcel Lefebvre, ancien supérieur général des Pères du Saint-Esprit. Convient-il de partager ce pessimisme ? Cela n'est pas certain. En effet, les heures difficiles que vit l'Eglise pourraient faire davantage penser à un renouveau qu'à une liquidation.

Le capital humain investi dans l'Eglise (capital spirituel, intellectuel ou moral) est tel que l'avenir lointain semble assuré. La difficulté centrale qui se pose depuis le concile est la suivante : arrivera-t-on à articuler l'Eglise en tant que hiérarchie avec l'Eglise en tant que « communion », selon la pertinente définition de Vatican II ?

L'institution ecclésiale n'a pas encore su tirer toutes les conséquences de cette notion pourtant traditionnelle, mais fort oubliée, de « communion ». Or la hiérarchie est à son service et non l'inverse. L'idée de collégialité, remise en honneur par Vatican II, place, certes, le pape devant une situation nouvelle et délicate, mais les évêques aussi. Ceux-ci, en effet, doivent, en bonne logique, susciter et accueillir les initiatives des laïcs non pas comme un moindre mal avec lequel il

(1) Informations catholiques internationales du 1^{er} septembre 1968.
(2) Voir le Monde du 8 décembre 1965.

retrouver l'oreille de la jeunesse favorisant la recherche à tous les niveaux et des expériences pastorales originales. Les paroisses, par exemple, devraient céder le pas à des communautés plus homogènes ayant des fondements sociologiques.

Il est bien vrai que la civilisation actuelle traverse une crise intellectuelle et spirituelle profonde et l'on ne saurait abandonner des traditions éprouvées pour n'importe quelle nouveauté. Mais l'Eglise n'a pu défier les siècles qu'en sachant passer en temps voulu « aux barbares » c'est-à-dire se rénover au contact des incroyants. Le génie du christianisme est dans sa capacité indéfinie d'assimilation.

L'athéisme doctrinal et pratique — même en Russie — n'a pas réussi à extirper le besoin religieux. Le visage classique de la religion a perdu tout attrait sur les foules, mais non pas le message évangélique que celle-ci dissimule parfois plus qu'elle ne le révèle. Il est sans doute vain d'attendre comme jadis d'un seul génie qu'il entreprenne une synthèse nouvelle. Ce sera l'œuvre patiente d'une équipe de théologiens et d'hommes d'action. Le salut de l'Eglise est à attendre, surtout d'en bas, d'une somme d'expériences vécues sous diverses latitudes. Il est indispensable de créer des structures de participation. De plus en plus le travail des organismes centraux de Rome sera de coordonner les initiatives plutôt que d'imposer des cadres préétablis. L'autorité, si elle veut rester ou redevenir efficace, est vouée à changer de style. Au lieu de s'appliquer essentiellement, comme autrefois, à maintenir et à sanctionner, il lui faudra davantage écouter, aiguillonner et canaliser.

L'Eglise de demain sera certainement de type « conciliaire », comme le disait récemment le secrétaire général du Conseil ecclésiastique des Eglises. Le cardinal Suenens, dans son dernier ouvrage sur la Co-responsabilité dans l'Eglise d'aujourd'hui, n'a-t-il pas raison d'appeler de ses vœux « quelque Vatican III » pour parfaire ce que Vatican II a amorcé ?

Prochain article :

PAUL VI ENTRE LES « TRADITIONALISTES » ET LES « PROGRESSISTES »

• L'ASSOCIATION « PACEM IN TERRIS » (59-La Madeleine) a participé à la réunion du comité international de la conférence de Berlin (B.K.), qui vient de se réunir à Berlin-Est et a groupé des catholiques de quinze pays tant de l'Ouest que de l'Est.

• ERRATUM. — Un « mastio » a déformé le sens de deux passages de l'arrêté de Jacques Nodécourt sur les allocations de Paul VI aux séminaristes lombards et à l'action catholique italienne. A la fin du deuxième paragraphe, le deuxième thème des propos du pape est « ce que vous voyez en nous ». L'avant-dernière phrase du cinquième paragraphe doit se lire de la manière suivante : « Certes, il y a cet aspect dans l'Eglise, il y a la floraison, mais puisque le bien provient d'une cause pure et le mal de quelque déficience, on en vient, etc. »

L'EMOTION DANS LES MILIEUX ECCLESIASTIQUES

La mort de Karl Barth a suscité une profonde émotion dans les milieux ecclésiastiques, tant protestants que catholiques. Ainsi, au nom du Conseil œcuménique des Eglises, dont il est le secrétaire général, le Dr Eugène Carron-Blaie a publié un communiqué dans lequel il déclare notamment :

« Nous sommes reconnaissants à Dieu d'avoir vécu à l'époque de Karl Barth... Il est possible que ses enseignements soient trop volumineux pour guider notre génération à la vie rapide, mais son nom demeurera vivant pour la façon dont il rappelait l'Eglise, encore et toujours, vers la personne du Christ. »

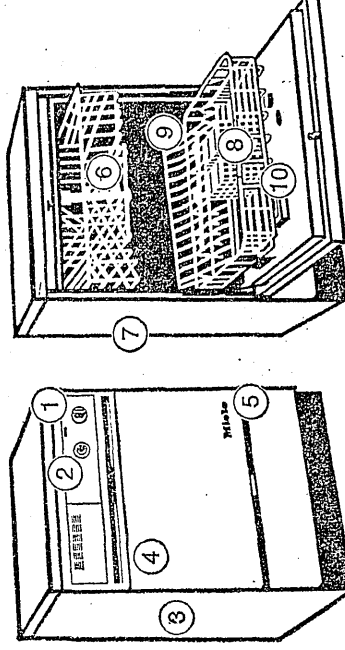
L'ancien secrétaire général du C.E.E., le Dr Visser't Hooft, et le président de la Fédération protestante de France, le pasteur Charles Westphal, ont l'un et l'autre mis en relief le rôle que leur vie. »

Miele

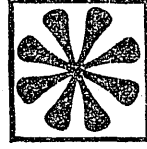
Le Super lave-vaisselle G50.

Mieux que son célèbre prédécesseur.

Et celui-ci fut déjà le maître du marché !



1. "Automatic" à bouton unique pour les programmes "Universel", "Court", "Froid", "Chauffe-plats", "Régénération".
2. Programme de régénération avec décompte électrique.
3. Construction compacte.
4. Emballage direct.
5. Conception moderne.
6. Super-système de dispersion.
7. Adoucisseur à grande capacité également pour duretés extrêmes.
8. Chargement frontal (les deux paniers sont amovibles).
9. Grande cuve, polie selon système MIELE.
10. Ajoute automatique du détergent et du produit de rinçage.



Machines à laver automatiques
Lave-vaisselle automatiques
Essoreuses • Séchoirs
Machines à repasser
Aspirateurs • Fers à repasser

Luxeux catalogue sur demande à

Miele S.A.

Boîte Postale 1000 - Paris 9^{me}

THOMAS MERTON EST MORT

Bardstown (Kentucky), 11 décembre (A.P.). — Thomas Merton, Père Louis chez les religieux cisterciens, — écrivain et philosophe, est décédé mardi à Bangkok.

[Américain, Thomas Merton était cependant né en France, à Prades, dans les Pyrénées-Orientales, en 1915. Il fit ses études primaires et secondaires en France et en Angleterre avant de se rendre aux Etats-Unis, à vingt ans, pour s'inscrire à l'université. Il enseigna successivement à Columbia et à St-Bonaventure (Allegany), dans l'Etat de New-York. Converti au catholicisme en 1936, il entra en 1941 à la Trappe de Gethsemani.]

Thomas Merton avait commencé à écrire avant sa conversion. Ses supérieurs trappistes l'encourageaient à continuer. Le récit de sa jeunesse insulaire, de sa quête intellectuelle, de sa conversion et de son cheminement vers la Trappe, publié sous le titre *Seven Store Mountain* — et traduit en français sous celui de *La Nuit priée d'étoiles* (Albin Michel), — connut un succès considérable aux Etats-Unis et dans de nombreux autres pays. Ecrivain fécond, Thomas Merton a publié plusieurs dizaines d'ouvrages et de recueils de poésie. Ses livres ont contribué à diffuser aux Etats-Unis le goût de la vie contemplative, qui a provoqué un renouveau du monachisme catholique dans ce pays.]

ROGER MEHL.

La mort de Karl Barth

Un théologien rigoureux, mais un maître plein d'humour

Le nom de Karl Barth, mort à Bâle dans la nuit de lundi à mardi, a franchi toutes les frontières ecclésiastiques et politiques. Il n'est guère à l'heure actuelle l'objet de polémiques sérieuses, quelle qu'en soit la coloration confessionnelle, qui ne fassent référence à son œuvre. Des universités du monde entier lui ont conféré les plus hautes distinctions. Bonne dernière, la Sorbonne, qui ne s'ouvre guère aux théologiens, l'a accueilli il y a peu d'années parmi ses docteurs *honoris causa*. Elle avait d'ailleurs déjà fait une exception pour lui en autorisant le chanoine Bouillard à soutenir, en 1957, une thèse excellente sur un homme bien vivant, qui assistait, intéressé et amusé, enthousiaste et réservé, à la dissection de sa propre pensée.

Tant d'honneurs n'avaient en rien altéré la modestie de Karl Barth. Il continuait à mener une existence

Par ROGER MEHL

simple et studieuse. Il évoquait avec un sourire plein de malice les dimensions monumentales de son œuvre maîtresse, la *Dogmatique* (quelque 9 000 pages publiées) dont l'ampleur dépasse de loin celle de la somme de saint Thomas. Il était l'homme du dialogue et s'offrait volontiers à la contestation de ses étudiants. Il préférait de beaucoup la franche hostilité au « oui, mais » de certains interlocuteurs. C'est qu'il était très conscient du caractère humain et problématique de toute entreprise théologique. A une époque où ses disciples étaient très nombreux, ardents et agressifs, Karl Barth sut ne jamais être barthien. Il était plein d'humour et exerçait volontiers son ironie contre lui-même.

et exigeant qu'elle s'adresse, mais toujours à une idole.

Rejetant toute la psychologie qui avait envahi, dès la fin du dix-neuvième siècle, la pensée chrétienne, Barth soutenait que la foi n'est ni une faculté psychologique, ni une qualité de l'âme pieuse. Elle est toujours le don de Dieu, ce qui signifie à la fois que l'homme n'est pas capable d'accéder à la connaissance de Dieu, mais que Dieu crée en lui l'organe d'une connaissance véridique. Nous ne disposons pas de notre foi, elle n'est pas un avoir. C'est ce que Barth a, en particulier, bien montré à propos d'un des théologiens qu'il aimait le plus, saint Anselme. Il trouvait chez lui une preuve de l'existence de Dieu, qui, malgré sa structure rationnelle et jusque dans cette structure, témoignait de son étroite subordination à la révélation ouverte à la foi.

(Lire la suite page 8, 4^e col.)

L'athéisme, condition naturelle de l'homme

Mais il n'avait rien d'un dilettante. Quand il estimait une cause juste il s'engageait avec passion. On n'oubliera pas avec quel courage, alors qu'il enseignait à l'université de Bonn, il prit parti contre le nazisme et spécialement contre cette forme de nazisme qui s'était infiltrée dans les églises chrétiennes. Barth fut le véritable artisan de la résistance des Eglises en Allemagne. C'est lui qui rédigea presque intégralement cette admirable déclaration de Barmen (1934), par laquelle toutes les équivoques étaient éliminées. Aussi les autorités hitlériennes ne tardèrent point à expulser ce théologien encombrant qui savait si bien que le divin et l'humain se sont rencontrés en Jésus-Christ et que rien de ce qui concerne la destinée temporelle de l'homme n'est étranger à l'Evangile.

La France laissa alors échapper l'occasion unique qui s'offrait à elle d'appeler Karl Barth. Celui-ci ne put

donc que répondre à l'appel de l'université de Bâle. Mais il ne fut point le prisonnier de la neutralité suisse. Pendant toute la guerre il soutiendra avec énergie la cause de la liberté humaine. On lui reprochera de n'avoir pas combattu avec la même force l'idéologie communiste. Mais Karl Barth ne cessera de soutenir que le communisme représente, pour la foi chrétienne, un danger bien moindre que le nazisme parce que le communisme se proclame ouvertement athée, alors que le nazisme s'accommodait d'un christianisme aryen et déjudaïsé.

Aussi bien l'athéisme représentait-il pour Barth la condition naturelle de l'homme. Sans doute objectera-t-on que l'homme est naturellement religieux; à quoi Barth rétorquait que la religion est la forme la plus insidieuse de l'incrédulité. Elle est une tentative de l'homme pour aménager à son profit les relations avec le divin. Ce n'est pas au Dieu vivant

MAX-POL

Un jour, je m'en souviens

« Le tableau spirituel et
intellectuel d'une époque. »

Yves Berger, *le Monde*.

MERCURE
DE FRANCE

Le Monde, 12.12.68,

1 p. 1

KBA 8365